

Hannah Arendt 1906-1975

Née en 1906, Hannah Arendt a trois ans quand son père Paul, grand amateur des classiques grecs et latins, décide de rejoindre Königsberg. Centre de l'émancipation sociale et culturelle des Juifs à la fin du XVIIIe siècle sous la houlette de Mendelsohn, Königsberg est la ville natale des deux parents de Hannah ; Martha, sa mère, l'ayant quittée jeune fille pour étudier la musique et le français à Paris.

Paul et Martha Arendt, socialistes, y fréquentent les milieux universitaire et artistiques, se déclarent non religieux, tout en laissant Hannah assister au shabbat et aux offices à la synagogue en compagnie de ses grands-parents. En effet, des deux côtés, les grands-parents sont des Juifs réformés, fervents admirateurs du rabbin Vogelstein, antisioniste qui émigra aux Etats-Unis avant la seconde guerre mondiale. C'est avec lui qu'Hannah étudiera la Tora dès l'âge de sept ans. A cette époque, après une longue maladie, Paul Arendt meurt, laissant à Martha le soin d'élever leur petite fille de sept ans comme ils l'avaient prévu : sans préjugé, et avec le sérieux et l'exigence nécessaires à un avenir professionnel qui ne doit rien envier à celui des hommes.

Pour la petite Hannah, la judéité n'est ni plus ni moins qu'un élément parmi d'autres de sa biographie ; les événements vont la détromper et la contraindre à en prendre toute la mesure. Pour elle-même d'abord, et *in fine*, à la face du monde.

« Wunderkind » des grands philosophes

En 1924, Hannah obtient son bac et étudie jusqu'en 1928 la philosophie, la théologie et la philologie classique aux universités de Marburg, Fribourg et Heidelberg. Ses professeurs sont successivement Husserl, Heidegger et Karl Jaspers !.

Tout le monde connaît l'idylle qui lie Hannah, encore étudiante, à celui qui fut le plus grand penseur allemand contemporain. Son attachement à Heidegger se traduit dans une correspondance qui couvre cinquante années¹; ce qui n'empêche pas Hannah de réfléchir âprement au fourvoiement en politique du grand philosophe. L'attitude de Heidegger à l'égard du nazisme reste une controverse ouverte qu'Hannah Arendt a eu le mérite d'initier, avec Karl Jaspers notamment. C'est avec ce dernier qu'elle passe son doctorat en philosophie, à Heidelberg en 1928. . . . Sujet de sa thèse : « Le concept d'amour chez Saint-Augustin ». Arendt s'y dégage de l'influence de celui qui fut son maître et amant. A l'homme né pour mourir de Heidegger, elle oppose déjà le concept-clé de sa philosophie : le miracle de la naissance et de la vie, en perpétuel devenir.

Vivre, c'est penser et agir

Pour Arendt, « par la natalité, le monde humain est constamment envahi par des étrangers, nouveaux venus dont les actions et réactions ne peuvent être prévues

¹ Correspondance 1925-1975

par ceux qui sont déjà là et vont s'en aller sous peu »². D'où l'importance du récit historique, comme mémoire de cette pluralité humaine. C'est sous cette forme qu'Hannah prépare l'habilitation qui doit lui ouvrir la carrière universitaire. Mariée depuis 1929, l'étudiante, devenue boursière, travaille à une biographie qui deviendra sa thèse . « Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme». Elle retrace le parcours dans l'Allemagne des Lumières de cette juive laïque éprise de littérature et de philosophie - et auteur elle-même - dont Hannah a obtenu, grâce à une amie, toute la correspondance. En portant ses propres jugements sur la vie et les actions de son héroïne, Arendt opère le dépassement de ses propres tourments de femme et de juive, en même temps que l'élaboration de toute sa pensée politique. Pour la jeune philosophe, l'être humain apparaît comme une individualité unique révélée par la conjonction indissociable entre l'acte et le verbe.

1933-1940

Alors qu'Hitler accède au pouvoir, Hannah quitte précipitamment l'Allemagne pour la France et ne peut donc soutenir sa défense de thèse. On saisit mieux pourquoi la philosophe s'est acharnée, à partir de 1957, à faire reconnaître ce travail, compris aujourd'hui comme le fondement de sa pensée, et à faire valoir ses droits jusqu'à porter l'affaire devant les tribunaux. Soutenue par Jaspers,

² Le concept d'histoire *In* La Crise de la Culture, Paris, 1972.

elle essuie un premier refus en 1967 mais obtiendra finalement, en novembre 1971, la reconnaissance de son habilitation avec paiement compensatoire.

Jusqu'en 1940, Hannah va vivre à Paris. Dès avant son départ d'Allemagne, elle milite aux côtés des sionistes, plaçant la question du judaïsme sur le plan purement politique selon le principe « attaquée en tant que juive, c'est en tant que juive que je me défends ». A Paris, secrétaire générale de l'Alyah des jeunes, elle prépare leur départ vers la Palestine. Engagée dans ce travail social, Hannah Arendt se frotte aussi à l'école existentialiste française dont elle reprend le refus de la « déformation ». Elle l'assimile à cette respectabilité caractéristique de celui qui, s'identifiant à sa fonction dans la société, nie sa liberté d'individu. Ce qui se traduira, dans la vie comme dans les théories d'Hannah Arendt, par le rejet du « maître », le refus du point de vue systématique, pour rendre place à la force agissante de la pensée, en ajustement perpétuel. C'est aussi à Paris qu'elle rencontre celui qui deviendra son second époux, l'historien des civilisations et philosophe Heinrich Blücher. Ils émigrent ensemble à New York en 1941. L'influence primordiale de Blücher sur Hannah Arendt reste encore méconnu. Ce qui est certain que c'est grâce à son soutien qu'elle réussit le tour de force, à parti d'une imposante documentation, de produire une magistrale analyse des systèmes nazis et totalitaires qui fait autorité. « Les origines du totalitarisme » sort de presse en 1951, au moment où Hannah Arendt, apatride depuis 1933, opte pour la citoyenneté américaine.

Dès le début des années cinquante, Hannah Arendt enseigne la philosophie et les sciences politiques aux universités de Berkeley, Princeton, Columbia, Brooklyn et Aberdeen. Après Chicago de 1963 à 1968, elle sera en charge des cours de philosophie politique à New York, jusqu'à sa mort en 1975.

Qu'enseigne-t-elle ? ? La nécessité d'une confrontation permanente aux événements, un retour à l'action du philosophe, redescendu de sa tour d'ivoire pour penser le quotidien, « sans rien chercher derrière ». L'affaire de la pensée est « ce qui nous est le plus proche et qui concerne chacun de nous, ici et maintenant ».

Dans « Les origines du totalitarisme », Arendt a démontré que ce nouveau type de régime impose une loi prétendument naturelle qui tend à justifier l'extermination d'une partie de la population (suivant sa classe, sa race, etc.) théoriquement condamnée par la nature ou par l'histoire. Elle définit le XXe siècle, comme le siècle de cette monstruosité idéologique dont le but est officiellement de faire surgir un homme nouveau, « pur », un homme « générique », inscrit dans un monde d'humains interchangeables, sans opinion, sans appartenance, sans initiative particulière et sans pouvoir. On saisit toute la portée de cette analyse au vu de l'évolution idéologico-économique que nous subissons aujourd'hui. Et la théoricienne politique d'aller plus loin sur le terrain des techniques d'intoxication et du mensonge. Dans « Du mensonge à la violence », s'appuyant sur Platon ou sur un rapport du Pentagone à propos de la

guerre du Vietnam, l'auteur analyse les relations entre la structure étatique et les formes de contestation qui peuvent s'y développer, et particulièrement la désobéissance civile. Fidèle à sa pensée, la philosophe se confronte au réel. Le procès Eichmann confirmera les risques que cela suppose.

Eichmann à Jérusalem

En 1960, Eichmann est enlevé à Buenos Aires pour être traduit en justice en Israël. Arendt demande au *New Yorker* d'être dépêchée sur place pour commenter le procès de février à mars 1963. Le sous-titre du livre provoque à lui seul le scandale : « Rapport sur la banalité du mal ». Dans ce « procès du procès », témoignage d'une conscience bouleversée, il n'y a pourtant aucune banalisation du mal ; plutôt l'émergence d'une angoisse devant le masque moderne qu'il se donne. Arendt fait apparaître un autre Eichmann, d'autant plus inquiétant qu'il est plus « banal » : Eichmann n'est pas une figure démoniaque ; il incarne l'« absence de pensée » chez l'être humain. Arendt reconsidère ensuite l'historique des conditions de la Shoah, dénonçant les coopérations, voir les complicités dont ont bénéficié les SS en Allemagne, dans les pays occupés et même auprès des dirigeants des organisations juives. Le tollé est général de Londres à New York et d'Allemagne en Israël. Hannah Arendt en reste incrédule et meurtrie. Il faut pourtant relire aujourd'hui l'excellente présentation du texte de dans l'édition *Folio* pour en saisir les conséquences. La première fut de contraindre les historiens à entreprendre de nouvelles et indispensables recherches sur les conditions de la Shoah; la

seconde, de démontrer la pertinence, toujours actuelle, des mots-mêmes de l'auteur pointant « l'incroyable confusion morale que ces débats révèlent ».

Sylvie Lausberg

Copyright SACD S.Lausberg